



« Ça s'débat » | Demande à ton dealer (1997)

SYNTHÈSE

« Vie(s) de quartier, parole(s) aux jeunes... 20 ans après !? »

Introduction

« Ça s'débat » est un projet du Centre Vidéo de Bruxelles-CVB, atelier de production de films documentaires et association d'éducation permanente, œuvrant également dans le cadre de la Cohésion sociale, pour mettre le cinéma au service de la démocratie. Dans cet esprit, « Ça s'débat » propose à des publics de tous horizons des rencontres et échanges autour des enjeux du vivre ensemble, et ce dans une approche engageante et participative.

Le 12 octobre 2018, une projection-débat a eu lieu à l'Allée du Kaai avec le film « Demande à ton dealer », réalisé par des jeunes du quartier Porte de Hal en 1997 dans le cadre d'un atelier du CVB. Le film raconte le quotidien de Jamal qui cherche du travail, sans résultat, et deale, juste ce qu'il faut pour survivre mais pas assez pour se faire repérer. Son rêve : réussir avec son groupe de rap et devenir une star, ensemble avec son super pote Rachid, prince du Hip Hop.

Le débat a été organisé en partenariat avec Toestand et l'Allée du Kaai, dans le cadre de leurs activités jeunesse.

Pour qu'il y ait une trace tangible des « Ça s'débat », le CVB invite une personne externe connaissant les enjeux traités à venir documenter les échanges. Le document qui suit a ainsi pour objectif d'une part de résumer les principaux traits du débat, mais aussi de les accompagner d'une analyse personnelle de l'auteur pour permettre au grand public de tirer éventuellement des conclusions en terme de pistes de réflexion et d'action pour l'avenir.

L'auteur

Alain Lapiower, né en 1952, est psychopédagogue de formation et musicien. Il a beaucoup travaillé comme animateur avec des jeunes issus de l'immigration et s'est intéressé et engagé auprès du mouvement hip hop à Bruxelles, où il a dirigé l'association Lezarts Urbains jusqu'en 2017, basée à Saint-Gilles.

Introduction

Présents : Une douzaine de jeunes du quartier, une dizaine d'animateurs et adultes motivés par le thème du jour. L'animatrice introduit et anime la soirée. Elle évoque le film en 2 mots, présente Rachid (acteur dans le film) et Christian Van Cutsem, le réalisateur. Avant la projection, des questions sont posées à la salle en lien avec le film. Les jeunes du film rêvent de devenir des rappers – et le public ? Parmi les réponses des jeunes et moins jeunes on entend « danseuse », « footballeur », « exploratrice », ... Et qui écoute du rap ? Tous les jeunes sont affirmatifs. Petit blind test... ils connaissent Damso mais pas du tout ni NTM ni IAM que seuls les « vieux » connaissent.

Suite à la projection, la discussion a été difficile et très lente à démarrer. L'animatrice a dû insister avec des questions précises dont les réponses furent d'abord laconiques et superficielles. Finalement c'est surtout Rachid puis Christian qui ont occupé l'espace (et moi-même ndlr) et les jeunes se sont dégelés mais il n'y a pas eu à proprement parler de « débat », plutôt un bref échange impressionniste qui a fini par déboucher sur le sujet des manques de l'école et les apports du réseau associatif.

Synthèse de la discussion.

Rachid revient d'abord longuement sur la vie des jeunes dans les « quartiers » à l'époque, et en particulier celle de Jamal et de lui-même, dont le film est selon lui un reflet quasiment documentaire. Il s'étend surtout sur les provocations et le harcèlement quotidien des gendarmes vis à vis des jeunes « à casquettes »...

A la question de savoir si la situation a changé en 20 ans, la réponse a été unanime : « c'est pareil, les flics sont là où il y a plusieurs musulmans... ». Quelques mots furent pour signaler les nuances entre les deux époques : l'arrivée des téléphones portables, des smartphones et d'internet, le désamour vis à vis du drapeau américain, d'autres références dans le rap, d'autres voitures de flics, probablement plus d'habileté dans le deal... Si un film était à refaire aujourd'hui, ce serait « Demande à ton dealer 2 » !

Christian intervient pour insister sur le fait que ce film réalisé en atelier d'amateurs a débouché sur une sorte de docu-fiction très proche de la réalité. Il mentionne les qualités d'acteur des protagonistes, la force de présence et d'émotion de Jamal mais aussi son triste parcours personnel. Il souligne aussi l'importance du hip hop et de la création artistique pour les jeunes des quartiers à l'époque, attirant l'attention sur l'intensité et la force des textes.

Rachid revient alors sur le personnage de Jamal, passé par les cases les plus dures qu'on puisse imaginer, il vit actuellement au Maroc où il a réussi à remonter la pente. Les deux acteurs se parlent régulièrement au téléphone et Jamal est attentif aux suites données à ce film, 20 ans après. Rachid dit s'en être « bien sorti », notamment grâce à la danse, il donnait des cours. Il est aujourd'hui un « bon père de famille ». Il rappelle qu'à l'époque la réalisation d'un parcours musical était bien plus compliquée qu'aujourd'hui, sans l'accès général aux moyens de communication comme internet. Il évoque toutefois avec nostalgie les scènes au centre culturel Jacques Franck, un passage à RTL, la diffusion du 45 tours grâce à la Maison de jeunes...

Christian pose la question de savoir si finalement malgré les réseaux sociaux, internet et les nouvelles technologies c'est tellement plus facile, car l'accès au succès n'est pas réservé à tous de façon identique. Il interpelle alors Alain Lapiower (chargé du compte-rendu de ce débat) qui, ayant accompagné le hip hop comme animateur culturel pendant 30 ans, confirme. Le rap et le hip hop ont aujourd'hui gagné un certain prestige médiatique, mais les principaux bénéficiaires viennent rarement des milieux populaires. Les années 1990-2010 ont été une sorte de parenthèse qui aura permis l'ouverture à des artistes professionnels venus des quartiers, mais aujourd'hui on est retombé dans un schéma culturel beaucoup plus classique d'inégalités culturelles.

L'animatrice demande aux jeunes si certains font du rap. Deux ou trois se signalent mais timidement. Une maman active à Saint-Gilles contre le harcèlement policier, parle de son fils rappeur, qu'elle encourage. Elle explique qu'il a engrangé un certain soutien et une diffusion, précisément grâce aux réseaux sociaux, mais qu'il a du mal à aller au delà.

Christian évoque à quel point il a été frappé par le décalage entre les talents et la force d'expression de ces jeunes dans le hip hop par la danse, l'écriture, la musique... et le vide sidéral à l'école. Il se demande si cela a évolué aujourd'hui et là de nombreuses voix s'élèvent.

Certains jeunes confirment un manque d'expression et d'encadrement culturel dans le réseau scolaire, où il faudrait « tout changer », les profs, les horaires, le système. D'autres signalent que certains profs et/ou établissements se bougent et font état d'une réelle motivation pédagogique qui change la donne.

Enfin, et ce fut un peu la conclusion du débat, plusieurs jeunes interviennent pour insister sur le rôle joué par les maisons de quartier et les maison de jeunes, car pour eux « c'est là que ça se passe », c'est là qu'on réalise des projets, et heureusement que ça existe.

La soirée se termine forcément en musique, par un rap entonné sur scène, où il est largement question des états d'âme actuels et du spleen des jeunes dans les quartiers.

Considérations personnelles.

D'emblée on est frappé par la difficulté d'expression verbale et par la timidité des jeunes dans la salle. Ceci dépend évidemment du type de groupe invité et du réseau naturel dont disposent les organisateurs. Mais de façon générale, il n'est guère facile de discuter avec des ados, majoritairement farouches, quelle que soit la situation, a fortiori en présence de groupes d'adultes inconnus. Je n'ai donc pas été étonné de cette discrétion, et bien que sommaires, des réponses ont fini par émerger qui brossent malgré tout une esquisse de la situation actuelle des jeunes dans ce type de quartiers.

La comparaison est évidemment inévitable avec les débats prolifiques qui ont eu lieu à Saint-Gilles, après la projection du même film au mois de mai 2018. Mais il faut préciser que non seulement il s'agissait d'une réalisation dans la commune concernée, de plus la situation saint-gilloise est autrement plus explosive en ce moment que dans le « quartier maritime ». Et les intervenants étaient majoritairement plus âgés.

En revanche, quelle que soit la localisation, les avis sont unanimes sur des similitudes de situations et de questions, entre les années '90 et l'époque actuelle. Je relativiserai évidemment ces constats, vu qu'en creusant, plusieurs jeunes confessent l'importance et l'apport des maisons de quartier et des maisons de jeunes, voire de certains profs dans certaines écoles. On peut le souligner, car malgré une relative fragilité de moyens et un évident inconfort de travail, ceci est probablement le principal acquis positif en matière d'action socio-culturelle ces 20 dernières années dans le bas de la ville. Je pense aussi que c'est ce maillage associatif et ces innombrables énergies au quotidien, qu'ils soient intra ou extrascolaire, qui ont permis d'éviter un embrasement général dans ces quartiers comme on en a connu et on le connaît encore dans les banlieues françaises.

Comme à Saint-Gilles, le débat finit par déboucher sur des questions s'adressant directement ou indirectement au système scolaire. Ce n'est que logique, vu que dans ces quartiers l'école est le premier vecteur de socialisation et d'éducation, les parents étant le plus souvent dépassés. On peut d'ailleurs se demander à juste titre si les maisons de quartier et les maisons de jeunes ne sont pas simplement présentes pour combler les manques de ce même système scolaire. D'ailleurs la plupart des « écoles de devoirs » par exemple, sont le fait de ces réseaux dits de cohésion sociale.

La vision du film, implique des questions autour de la place du rap et du hip hop auprès des jeunes des quartiers, et la comparaison entre 1997 et 2018 dans ce domaine. Cet aspect n'a pas été abordé lors des débats à Saint-Gilles, la question centrale étant alors l'urgence des problèmes avec la police locale.

Après tout, « l'argument » de *Demande à ton dealer*, s'articule autour d'un double questionnement : celui de la situation de misère et d'humiliation des jeunes dans les quartiers qui les cantonne à exister le plus souvent « dans la rue » et, celui de cet exutoire équilibrant et ce sens retrouvé grâce à l'expression artistique. Et pas n'importe laquelle, puisqu'il s'agit du rap et du hip hop, qui sont nés et se sont développés dans le vivier de ces mêmes quartiers populaires auprès des jeunes issus de l'immigration.

En matière de rap, comme il est dit dans le débat, la situation est très différente aujourd'hui. Même si cette musique reste un vecteur privilégié d'expression au sein de la jeunesse, elle a de loin dépassé le cadre des milieux populaires, considérée aujourd'hui comme un courant « mainstream », fleurissant autant à Molenbeek qu'à Uccle ou Boitsfort.

Que ce soit le rap en tant que tel, ou la culture hip hop dont ce rap faisait encore partie, ces références ne représentent plus du tout les mêmes enjeux. En revanche, le débat a mis en évidence à quel point ces repères sont devenus mythiques pour les « anciens » : anciens acteurs de ces mouvements comme Rachid, ou anciens acteurs du réseau culturel et associatif, comme Christian.

Une autre donnée a complètement changé le contexte en cette matière, c'est l'usage d'internet, des réseaux sociaux et les nouvelles technologies. Ces médias permettent un accès extrêmement aisé à tous ceux qui désirent enregistrer de la musique, se filmer ou se diffuser et en recevoir des retours. Tout se passe d'ailleurs comme si ce réseau virtuel remplaçait progressivement « la rue » des années 90, et il suffit donc d'y apparaître pour « exister », ou pour en avoir l'illusion, mais c'est là un autre débat (qui ne manquerait pas de

piment).

Au delà du nombre de vues sur facebook ou instagram, comme le dit la maman de ce rappeur saint-gillois, c'est une autre affaire que de trouver un manager ou de se professionnaliser. Dans ce domaine, les armes sont très inégales, tout autant que dans les années 90, si pas plus.